

L/1967.09.30 — André Malraux, «Les Grandes Pages du livre de Malraux. Premier Dialogue avec le Général. Face au géant Mao», *Paris-Match* [Paris], n° 964, 30 septembre 1967, p. 46-57. Edition ré-originale.

André Malraux

Les grandes pages du livre

Par autorisation spéciale de l'auteur

Ce n'est pas une analyse. Ce n'est pas un «digest». C'est du Malraux que vous allez lire. André Malraux le romancier avait cessé d'écrire depuis que la Gestapo avait détruit trop de pages de son dernier manuscrit qui devait s'appeler *La Lutte avec l'ange*. André Malraux l'historien d'art avait aussi gardé le silence depuis *La Métamorphose des dieux* il y a dix ans. Un incident a décidé en 1965 le ministre des Affaires culturelles à redevenir écrivain. Les médecins lui ordonnent alors de se reposer. Il décide de voyager et de revenir dans cet Extrême-Orient qui a fasciné sa jeunesse. C'est là qu'il commence à écrire ce qu'il va appeler ses *Antimémoires*. Pourquoi «Antimémoires» ? Parce que selon ses propres mots : «que m'importe ce qui n'importe qu'à moi». Ces *Antimémoires* sont un livre qui ne se raconte pas. Un livre où tous les Malraux, l'aventurier, le héros, le romancier, le visionnaire de l'art comme le familier des « princes » de ce monde, semblent dialoguer ensemble sur la vie – la vie en face de la mort – et sur la condition humaine. André Malraux a autorisé *Paris Match* à publier des pages essentielles de ce livres qui est un événement dans l'histoire de la littérature et qui, cette semaine, sort en librairie (premier jour : 40000 exemplaires vendus). Les six passages des *Antimémoires* que

vous lirez ici se situent en 1940 (conversation avec le futur aumônier du Vercors) ; en 1944 (face au peloton des SS et dans la prison de la Gestapo), en 1945 (première rencontre avec de Gaulle), en 1965 (dialogue avec Mao Tsé-toung) ; puis de nouveau en 1944 (découverte en plein maquis de la grotte de Lascaux).

Je me suis évadé, en 1940, avec le futur aumônier du Vercors. Nous nous retrouvâmes peu de temps après l'évasion, dans le village de la Drôme dont il était curé, et où il donnait aux Israélites, à tour de bras, des certificats de baptême de toutes dates, à condition pourtant de les baptiser : «Il en restera toujours quelque chose...» Il n'était jamais venu à Paris : il avait achevé ses études au séminaire de Lyon. Nous poursuivions la conversation sans fin de ceux qui se retrouvent, dans l'odeur du village nocturne.

- Vous confessez depuis combien de temps ?

- Une quinzaine d'années...

- Qu'est-ce que la confession vous a enseigné des hommes ?

- Vous savez, la confession n'apprend rien, parce que dès que l'on confesse, on est un autre, il y a la grâce. Et pourtant... D'abord, les gens sont beaucoup plus malheureux qu'on ne croit... et puis...

Il leva...ses bras de bûcheron dans la nuit pleine d'étoiles :

- Et puis, le fond de tout, c'est *qu'il n'y a pas de grandes personnes...*

Il est mort aux Glières.

Devant le peloton d'exécution

«La liberté doit être cherchée entre les murs des prisons», avaient dit Gandhi et Nehru. Les miennes n'avaient pas été tout à fait des prisons, ou ne l'avaient pas été longtemps. Il y avait eu le camp de 1940, dont je m'étais évadé facilement...

...Il y a avait eu, plus sérieusement, 1944. Mes camarades, arrêtés par les polices allemandes, le plus souvent par la Gestapo, avaient suivi vers la mort, la filière que l'on connaît ; alors que j'avais été pris, en uniforme, par les chars de la division Das Reich.

Mes prisons commencent dans un champ. Je revenais à moi dans une civière étendue sur l'herbe, que deux soldats allemands empoignaient. Sous mes jambes, elle était couverte de sang. On avait fait sur mon pantalon un pansement de fortune. Le corps de l'officier anglais avait disparu. Dans la voiture, les corps immobiles de mes deux camarades. Un allemand détachait le fanion. Les porteurs de ma civière partirent vers Gramat. La ville m'avait semblé assez éloignée. Le long de la civière, un sous-officier.

J'étais allé arbitrer un conflit entre un maquis Buckmaster et un maquis F.T.P. Au retour – vingt minutes plus tôt – nous somnolions en approchant de Gramat, fanion à croix de Lorraine claquant dans le vent chaud. Une fusillade que l'on entend mal, le carreau arrière qui éclate, l'auto qui fonce dans le fossé après un tête-à-queue.

J'ai sauté à gauche et couru, les jambes engourdis par trois heures de voiture. Le tir d'une mitrailleuse se précise : l'auto me protège d'une autre. Une balle coupe l'attache du genou de ma jambière droite qui se déploie en corolle, maintenue par l'attache du pied. Il faut m'arrêter pour l'arracher. Une balle dans la jambe droite. Douleur très faible. Le sang seul prouve que je suis touché. Une terrible torsion de la jambe gauche.

Ces deux types qui me transportaient comme un paquet n'avaient pas l'air méchant du tout. Il en viendrait d'autres. C'était extraordinairement absurde. Comment les Allemands pouvaient-ils être à Gramat ?

Tout allait finir ici, Dieu sait comment, après cette route dont le ciel radieux de juillet semblait s'établir dans l'éternité, ces paysans qui me regardaient passer, mains croisées sur le manche de leur bêche, et ces paysannes qui faisaient le signe de croix comme un salut funèbre. Je ne verrais pas notre victoire. Quel sens cette vie avait-elle, aurait-elle jamais ? Mais j'étais aspiré par une curiosité tragique de ce qui m'attendait.

Nous entrâmes dans une petite grange. La civière fut posée sur ses pieds articulés. Les Allemands sortirent.

La silhouette du factionnaire présenta les armes. Tour de clef. Entra un officier qui ressemblait à Buster Keaton.

- Quel tommage pour votre pauvre famille ! Vous êtes catholique, n'est-ce pas ?

- Oui.

L'heure n'était pas à un exposé de l'agnosticisme.

- Je suis l'aumônier catholique.

Il regarda les mouchoirs sanglants.

- Quel tommage pour votre pauvre famille !

- La Passion n'a pas dû être très agréable pour la famille du Christ, mon père. Il est vrai que je ne suis pas le Christ.

Il me regarda, plus abruti que moi. Mais lui, c'était par bêtise.

- Vous avez des enfants ? demanda-t-il ?

- Malheureusement. Dois-je être jugé, ou non ?

- Je ne sais pas. Mais si vous avez besoin des secours de la religion, vous pouvez me faire appeler.

Il ouvrit la porte, tout noir sur le ciel encore éclatant. Et, comme pour prendre congé :

- C'est tout de même bien tomme, pour votre famille...

Drôle d'aumônier, ou drôle de religion. Un faux prêtre eût au moins posé des questions...

Un sous-officier me fit signe de sortir : la cour était pleine de soldats. Je pouvais faire quelques pas. Il me tourna vers le mur, les mains appuyées sur les pierres au-dessus de ma tête. J'entendis un commandement : «Achtung», je me retournai : j'étais en face d'un peloton d'exécution.

- Armes sur l'épaule !

«Présentez armes !»

On présente les armes à ceux que l'on va fusiller. Un rêve récent resurgit : je me trouvais dans une cabine de paquebot dont le hublot venait d'être emporté ; l'eau jaillissait à la volée ; devant ma vie irrémédiablement finie, qui ne serait jamais autre que ce qu'elle avait été, j'éclatais d'un rire sans fin (mon frère Roland est mort peu après, dans le naufrage du Cap-Arcona). J'avais plusieurs fois frôlé la mort violente.

- En joue !

Je regardais les têtes penchées sur leur ligne de visée.

- Repos !

Les soldats mirent le fusil sous le bras, et partirent en se dandinant avec un rire déçu.

Après tout, pourquoi n'avaient-ils pas tiré autour de moi ? Aucun risque pour d'autres : je me tenais devant le mur. Pourquoi n'avais-je pas réellement cru à la mort ? Je l'avais vue beaucoup plus menaçante sur la route de Gramat. Je n'avais éprouvé ni le sentiment, que je connais bien, que l'on va tirer sur moi, ni celui d'une séparation imminente de la vie. J'avais répondu autrefois à Saint-Exupéry, qui me demandait ce que je pensais du courage, qu'il me semblait une conséquence curieuse et banale du sentiment d'invulnérabilité. Ce que, Saint-Ex avait approuvé, non sans étonnement. La comédie à laquelle je venais d'assister n'avait pas atteint ce sentiment en moi. Son aura, son cérémonial, n'étaient pas ceux de la mort ? Peut-être ne croit-on à la mort que lorsqu'un compagnon vient de tomber à côté de vous ? Je regagnai ma grange, qui me devenait familière. Je me recouchai.

Dans les prisons de la Gestapo

A deux heures, une ronde s'arrêta dans quelques cellules. Puis notre porte s'ouvrit. Un Allemand en civil dit :

- Malraux, six heures.

C'était l'interrogatoire de la Gestapo.

Je m'aperçus que je croyais qu'elle m'avait oublié...

... Six heures, Les prisonniers s'étaient approchés de la porte. Quand elle s'ouvrit, ils étaient des deux côtés, et chacun me tendit la main.

Le même civil que ce matin...

...Nous descendîmes.

...Des gardiens allemands jouaient à saute-mouton. L'un d'eux rata son saut, tomba, et m'engueula au passage. Nous nous arrêtâmes devant une porte assez petite, comme celle des bureaux de nos casernes. Avant que mes gardes aient

frappé, elle s'ouvrit devant deux soldats qui portaient un malheureux au type israélite : visage tuméfié, un filet de sang au coin de la bouche, et de courts gestes de ses courts bras, comme pour se protéger encore.

Nous pénétrâmes dans une sorte de corps de garde. Tintamarre extravagant : un soldat tapait à coups de marteau sur une plaque de tôle qu'il tenait de la main gauche par une chaîne. Ce chahut couvrit les hurlements.

Une prisonnière hagarde essayait convulsivement d'introduire une cuiller de thé entre les dents d'un prisonnier dont on ne distinguait plus les traits écrasés, sans doute évanoui. Elle répandait son thé comme si elle l'eût jeté à la volée, et recommençait. On me passa les menottes, les bras dans le dos. Nous entrâmes dans la pièce suivante. A droite et à gauche, des portes ouvertes sur deux hommes attachés les mains aux pieds, et que l'on martelait à coup de bottes et d'une sorte de matraque que je ne distinguais pas. Malgré le fracas, il me semblait entendre le bruit mat des coups sur les corps nus. J'avais déjà ramené les yeux devant moi, de honte plus que de peur, peut-être. Un blondinet frisé, assis derrière un bureau, laissait errer sur moi un regard sans expression. J'attendais d'abord un interrogatoire d'identité.

- Inutile de répondre des conneries : la Galitzine, maintenant, travaille pour nous !

De quoi s'agissait-il ? Qu'il fit fausse route pouvait être bon. L'important était de rester lucide, malgré l'atmosphère, le chahut, et le sentiment d'être manchot.

- Vous avez passé dix-huit mois en Russie soviétique ?

- Je n'ai jamais passé plus de trois mois hors de France depuis dix ans. Il est facile de le faire contrôler par le service des passeports.

- Vous avez passé un an chez nous ?

Il était obligé de crier, et moi aussi.

- Jamais plus de quinze jours. J'ai donné les dates et les lieux de mes conférences dans vos universités à la police militaire qui m'a interrogé.

Comme s'il piquait une crise (une fausse crise), il hurla, en se levant :

- Alors vous êtes innocent ?

- De quoi ? J'ai commencé par déclarer, sans aucune pression, que je suis le chef militaire de ces départements.

Il se rassit, m'envoya à toute volée le tampon-buvard à travers la figure, me manqua, n'insista pas. Quelque chose le surprenait. Il examinait mon uniforme sans galons ni décorations, ma seule jambière.

- Vous avez dit : depuis dix ans ?

- Oui

- Et vous en avez trente-trois.

- Quarante-deux.

Le coiffeur était venu la veille dans notre chambrée. Une barbe hirsute n'a pas d'âge ; mais, rasé de la veille, il était manifeste que j'avais plus de trente-trois ans.

Il sonna. Le batteur de tôle s'arrêta. Les cris, devenus des hurlements plaintifs, s'éloignèrent. La démonstration avait-elle assez duré ? Pourtant, je me sentais plus menacé que devant les mitrailleuses de la route de Gramat, ou le pseudo-peloton d'exécution. Il avait repris sa voix normale et presque perdu son accent.

- Vous prétendez que vous n'êtes pas le fils de Malraux Fernand, et de Lamy Berthe, décédés ?

- Si

- De quelle maladie est mort votre père ?

- Il s'est tué.

Il feuilletait le dossier.

- Date ?

-1930 ou 1931. Mais il n'y a pas d'erreur possible : dans ma famille, lui seul s'est appelé Fernand.

Il me regarda comme pour dire agressivement : alors, expliquez-moi ce qui se passe ! Je pensai au geste de mes mains écartées qui eût signifié : je n'en sais pas plus que vous. Mais elles étaient menottées derrière mon dos. Pourtant, ce qui se passait, je croyais le deviner.

Trente-trois ans, c'était l'âge de mon frère Roland. Lui, avait passé un an en Allemagne avant Hitler, dix-huit mois en Union soviétique. La princesse et camarade Galitzine était sa maîtresse. C'était son dossier que Paris avait envoyé. Roland était entre leurs mains. Et s'ils n'avaient pas encore trouvé mon dossier, c'est que j'oublie toujours que je ne m'appelle pas André. On ne m'a jamais appelé autrement. Pourtant, à l'état civil, je m'appelle Georges...

- Vous êtes bien Berger, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Donc, vous vous reconnaissez coupable ?

- De votre point de vue, ça ne se discute pas.

Derrière moi, le civil prenait des notes. L'interrogateur feuilletait toujours le dossier.

- Il faut reprendre tout ça !...

Puis, comme un chien tombe en arrêt, il me regarda, et cria, sur le ton de l'indignation devant tant de bêtise :

- Mais nom de Dieu, qu'est-ce qui a bien pu vous pousser à aller vous foutre là-dedans ?

Une seconde d'hésitation.

- Mes convictions.

Il répondit, comme s'il crachait :

- Vos convictions ! On va voir ça !

Il quitta son bureau, passa dans la pièce voisine. Quoi qu'il advint, je venais sans doute de faire, après bien d'autres, ce que j'aurais fait de plus courageux.

Au moins cinq minutes. Tout allait commencer, ou finir.

Un timbre d'appel.

Le civil rejoignit son collègue dans la pièce voisine, revient presque aussitôt, dit aux gardes de m'emmener, repartit.

Nous suivîmes le chemin par lequel nous étions venus. Sous les arcades les gardiens jouaient toujours.

Je me mis à «voir» la pièce dans laquelle on m'avait interrogé, et que je croyais n'avoir pas regardée. Au mur, au-dessus d'un classeur, il y avait une publicité Pernod Pontarlier accrochée jadis dans tous les cafés. Des insectes couraient. L'homme attaché que le tortionnaire de droite soulevait à coups de bottes était blond, et ensanglanté. Les traits de mon interrogateur frisé – yeux rapprochés, petit nez, petite bouche – s'inscrivaient dans un cercle beaucoup plus petit que sa face.

L'escalier. La chambrée. Serrement de mains. Stupéfaction générale.

- C'est partie remise, dis-je : ils n'avaient pas le bon dossier.

Pour la première fois en tête à tête avec le général

Les sentiments qui me lient au général de Gaulle étaient déjà anciens, bien que le récit traditionnel de notre première rencontre soit inventé : le général n'a certainement pas dit de moi, en Alsace, la phrase que Napoléon prononça sur Goethe, car, en Alsace, le colonel Berger n'a jamais été présenté au général de Gaulle. Il m'a reçu pour la première fois au ministère de la Guerre, après mon discours au congrès du Mouvement de libération nationale...

J'habitais à Boulogne, la grande maison style hollandais où, plus tard, la petite Delphine Renard faillit être aveuglée par les explosions de l'O.A.S. Sans doute était-il neuf heures passés, car le soir d'été se changeait en nuit au-dessus d'un fortin-guêrite construit par les Allemands à l'angle du jardin. Le téléphone sonna.

- J'ai une communication importante à vous faire, dit l'un de mes interlocuteurs habituels. Pouvez-vous me recevoir dans une heure ou deux ?

- Entendu.

- Je passerai vers onze heures.

A onze heures, la voiture militaire de celui qui m'avait téléphoné s'arrêta devant la maison. J'allai ouvrir. Nous étions seuls. Il ne franchit pas le seuil du vaste atelier encore mal éclairé.

- Le général de Gaulle vous fait demander, au nom de la France, si vous voulez aider.

La phrase était singulière. Pourtant, à Londres, l'un des premiers discours du général aux officiers avait été à peu près : «Messieurs, vous savez où est votre devoir.» Et tel était aujourd'hui le ton.

- La question ne se pose évidemment pas, répondis-je.

- Je vous dirai l'heure demain.

Il me serra la main. La voiture, qui avait tourné, contourna le menu fortin et disparut vers la Seine.

J'étais étonné. Pas trop : j'ai tendance à me croire utile...

...Je fus introduit quand l'heure sonnait : de grandes cartes d'état-major aux murs donnaient à la pièce austère une atmosphère de travail. Il me fit signe de m'asseoir à droite de son bureau.

J'avais conservé un souvenir précis de son visage : vers 1943, Ravenel, alors chef des groupes francs, m'avait montré sa photo parachutée. En buste ; nous ne savions pas même que le général de Gaulle était très grand. J'avais pensé aux délégués du tiers état stupéfaits lorsqu'ils avaient vu pour la première fois Louis XVI ; jusqu'en 1943, nous n'avions pas connu le visage de l'homme sous le nom duquel nous combattions.

Je ne le découvrais pas, je découvrais ce par quoi il ne ressemblait pas à ses photos. La vraie bouche était un peu plus petite, la moustache un peu plus noire. Et le cinéma, bien qu'il transmette maintes expressions, n'a transmis qu'une seule fois son regard dense et lourd : beaucoup plus tard, lorsque dans un entretien avec Michel Droit, il regarde l'appareil de prise de vues, et semble alors regarder chacun des spectateurs.

- D'abord le passé, me dit-il.

Surprenante introduction.

C'est assez simple, répondis-je. Je me suis engagé dans un combat pour, disons, la justice sociale. Peut-être, plus exactement : pour donner aux hommes leur chance... J'ai été président du Comité mondial antifasciste avec Romain Rolland, et je suis allé avec Gide porter à Hitler – qui ne nous a pas reçus – la protestation

contre le procès de Dimitrov et des autres soit-disant incendiaires du Reichstag. Puis il y a eu la guerre d'Espagne, et je suis allé me battre en Espagne. Pas dans les Brigades internationales, qui n'existaient pas encore, et auxquelles nous avons donné le temps d'exister : le parti communiste réfléchissait... Puis, il y a eu la guerre, la vraie. Enfin est arrivée la défaite, et comme beaucoup d'autres, j'ai épousé la France. Quand je suis revenu à Paris, Albert Camus m'a demandé : «Devrons-nous donc choisir un jour entre la Russie et l'Amérique ?» Pour moi, ce n'est pas entre la Russie et l'Amérique, c'est entre la Russie et la France. Lorsqu'une France faible se trouve en face d'une puissante Russie. Je ne crois plus un mot de ce que je croyais lorsqu'une France puissante se trouvait en face d'une faible Union soviétique. Une Russie faible veut des fronts populaires, une Russie forte veut des démocraties populaires.

Dans le domaine de l'Histoire, le premier fait capital des vingt dernières années, à mes yeux, c'est le primat de la nation. Différent de ce que fut le nationalisme : la particularité, non la supériorité, Marx, Victor Hugo, Michelet (Michelet qui avait écrit : «La France est une personne ?») croyaient aux Etats-Unis d'Europe. Dans ce domaine, ce n'est pas Marx qui a été prophète, c'est Nietzsche, qui, lui, avait écrit : «Le XXe siècle sera le siècle des guerres nationales.» A Moscou, avez-vous entendu «l'Internationale», mon général ?

- On n'en parlait pas : elle avait mal tourné.

- J'étais là-bas quand l'hymne russe est devenu le chant des cérémonies. Depuis quelques semaines, on lisait dans la Pravda », pour la première fois, les mots : notre patrie soviétique. Chacun a compris. Et j'ai compris que tout se passait comme si le communisme était le moyen enfin découvert par la Russie pour assurer dans le monde sa place et sa gloire : une orthodoxie ou un panslavisme qui aurait réussi...

Il me regardait sans assentiment ni désaccord, avec attention...

...- Vous avez raison de dire que le communisme a permis à la Russie de refaire son armée...

- Et de retrouver son âme.

Je m'aperçus que je l'avais interrompu, car il laissait parfois entre ses phrases d'assez longs silences, mais poursuivait sa pensée.

- ...et l'Asie ne retrouve son âme, comme vous dites, qu'en retrouvant ses nations. Peut-être la monarchie française est-elle morte à Rossbach... je vous en prie, continuez.

- Churchill a écrit que Clémenceau lui avait paru un des hommes de la Révolution...

Il cligna un peu des yeux, avec une expression de confiance ironique que je retrouve souvent lorsque l'Histoire est en cause :

- Ils ont beaucoup parlé, et très bien. Ça compte. Ils ont créé la nation mobilisée, contre des armées mercenaires. Tout a craqué quand les autres nations sont elles aussi entrées dans le jeu. Mais c'était contre Napoléon.

- Croyez-vous que Mirabeau eût sauvé la monarchie ?

- Il est mort à temps. Je crois qu'il aurait beaucoup déçu – et se serait beaucoup déçu lui-même...

En face de la galerie romaine des guillotins, l'individualiste prêt à trahir la Révolution pour les yeux de la reine et les deniers du roi, mort lentement et noblement après le départ des deux filles qui se trouvaient dans son lit, apparaissait comme un grand aventurier. Il lui manquait le sacre obscur que la patrie ou le peuple apportait à tous les autres jusqu'au 9 Thermidor. J'avais lu ce que le général de Gaulle avait écrit de Hoche, et c'est à lui qu'il pensa, peut-être parce que Hoche aussi était mort empoisonné :

«Hoche est une belle figure. Où qu'on le mette, il se trouve digne de sa fonction... Et puis la Vendée, convaincre les gens de se rassembler autour d'une table pour parler avant de s'assassiner... Mais quand on l'a empoisonné, il filait du mauvais coton...»

Je le regardai interrogativement. Il sourit avec ironie :

- ...la dictature...

- A sa libération de la Conciergerie, dis-je, il a dû s'effacer dans le couloir, pour laisser entrer un nouveau prisonnier, c'était Sait-Just.

- Oh ! Ce sont toujours les mêmes qui se rencontrent...

Saint-Just dans le couloir, Joséphine dans la chambre, pensai-je. Il leva l'index comme il l'avait fait quelques minutes plus tôt :

- Ne vous y trompez pas : la France ne veut plus la révolution. L'heure est passée.

Je fus frappé par la neutralité du ton – la même que s'il eût parlé de l'empire romain. Nos intellectuels vivaient avec passion une mythologie politique, et les armées du communisme et du fascisme s'affrontaient encore. Pour la première fois, j'éprouvai comment les valeurs suprêmes de tant d'autres, dont beaucoup n'étaient pas ses adversaires, devenaient pour lui négligeables. Il avait naguère distraitement répondu à l'exposé du ministre du Ravitaillement sur le marché noir, qui obsédait Paris : «Il faudra bien que les Français se décident à s'occuper d'autre chose que de leurs histoires de hareng saurs...» Ce n'était pas Marie-Antoinette parlant des brioches. «L'heure est passée», était dit sur le ton dont un mystique parle des passions. Mais les mystiques ne croient guère à l'Histoire...

- La manchette de «Combat», dis-je, est encore : de la Résistance à la Révolution.

- Quel est le tirage de «Combat» ?

«J'ai annoncé que seraient nationalisés, dans l'année, toutes les sources d'énergie et de crédit. Pas pour la gauche : pour la France. La droite n'est pas pressée de soutenir l'Etat, et la gauche l'est trop.

« C'est ce que M. Palewski m'a rapporté de votre conversation au sujet de la propagande m'a intéressé. Où en sont les intellectuels ? Je ne veux pas dire : quand à la propagande, mais... dans l'ensemble.

- Il y a ceux que la Résistance a menés au romantisme historique, et cette époque devrait les combler. Ceux qu'elle a menés, ou qui se sont menés tout seuls, au romantisme avec le théâtre. Je ne parle pas de ceux qui sont prêts à se battre pour créer des soviets : je ne parle pas des acteurs, mais des spectateurs. Depuis le XVIIIe siècle, il y a en France une école des «âmes sensibles». Dans laquelle les femmes de lettres jouent d'ailleurs un rôle assez constant.

- Mais pas comme infirmières...

- La littérature est pleine d'âmes sensibles dont les propriétaires sont les bons sauvages. Mais il n'est pas facile de comprendre comment Diderot a pu croire que Catherine II ressemblait à la Liberté...

- Voltaire faisait des épigrammes sur la bataille de Rossbach... Mais c'est dommage.

- La situation des intellectuels sérieux est difficile. La politique française s'est volontiers réclamée des écrivains, de Voltaire à Victor Hugo. Ils ont joué un grand rôle dans l'affaire Dreyfus. Ils ont cru retrouver un rôle au temps du Front populaire. Déjà celui-ci se servait d'eux plus qu'il ne s'en réclamait. Cette utilisation, du côté communiste, a été mise au point avec beaucoup d'habileté par Willy Münzenberg – mort depuis. Mais depuis 1936, qu'ont fait ces intellectuels qui n'ont cessé de se réclamer de l'action, dont Montesquieu ne se réclamait pas ? Des pétitions.

«Et puis, il y a les philosophes professionnels. Pour ceux-là, Lénine ou Staline n'est qu'un disciple de Marx. Ils me font penser à un rabbin d'Ispahan qui me

demandait jadis : «Vous qui êtes allé en Russie, est-ce vrai que les communistes aussi ont un livre ?» Ceux-là cherchent la théorie derrière l'action. Une théorie d'une nature particulière : Marx, mais pas Richelieu. Pour eux, Richelieu n'avait pas de politique. J'ai dit à M. Palewski qu'à l'heure actuelle, ils ne vous entendent pas. Ils ont peu de conscience de la contradiction dans laquelle ils vivent, parce que l'action ne la met jamais à l'épreuve. Mais ils la ressentent confusément, comme on l'a vu au congrès du M.I.N. Et puis, la vraie Résistance a perdu les deux tiers des siens...

- Je sais, dit-il tristement, je...

J'eus le sentiment qu'il allait ajouter : «Je sens aussi que vous y avez perdu les vôtres», mais sa phrase resta suspendue, et il se leva.

- Qu'est-ce qui vous a frappé, en retrouvant Paris ?

- Le mensonge.

L'aide de camp avait entrouvert la porte, et le général me reconduisit :

- Je vous remercie, me dit-il...

...Après les conseils des ministres, je restais avec lui, selon l'usage, pour rédiger le communiqué. Un jour, pendant que nous descendions l'escalier en faux marbre de l'hôtel Matignon, il me dit :

-Que comptez-vous faire maintenant à l'Information ?

-Le ministre, mon général : il n'y en a pas. Ce sera terminé en six semaines.

-Je serai déjà parti.

C'est alors que, sans aucune raison, je devinai que le général de Gaulle ne m'avait jamais appelé. J'en ai reçu la confirmation quelques années plus tard. Nous fûmes les personnages d'une curieuse intrigue, qu'il pressentit sans doute avec moi.

Je pense que lorsqu'on me transmet son appel supposé, on lui transmet le mien, qui ne l'était pas moins. Ce qui expliquerait la singularité de notre premier entretien...

Face à un empereur de bronze : Mao

Nous sommes tous assis dans des fauteuils de rotin dont les bras portent de petits linges blancs. Une salle d'attente dans une gare tropicale... dehors, à travers les stores, l'immense soleil d'août. Je distingue maintenant Mao, à contre-jour. Le même type de visage rond et lisse, jeune, que celui du maréchal. La célèbre verrue au menton, comme un signe bouddhique. Une sérénité d'autant plus inattendue qu'il passe pour violent. A côté de lui, le visage chevalin du président de la République. Derrière eux, une infirmière en blanc.

-Quand les pauvres sont décidés à combattre, dit-il, ils sont toujours vainqueurs des riches : voyez votre Révolution...

-Ma conviction ne s'est pas formée. Je l'ai toujours éprouvée...

... Après le coup du Tchang Kaï-chek à Shangai (1927), nous nous sommes dispersés. Comme vous le savez, j'ai décidé de rentrer dans mon village. Jadis, j'avais connu la grande famine de Tchang-cha, avec les têtes coupées des révoltés au haut des perches, mais je l'avais oubliée. A trois kilomètres de mon village, il en restait pas une écorce, sur certains arbres, jusqu'à quatre mètres de haut : les affamés les avaient mangées. Avec des hommes obligés de manger des écorces, nous pouvions faire de meilleurs combattants qu'avec des chauffeurs de Shangai, ou même les coolies...

Gorki m'a dit un jour, devant Staline : « Les paysans sont partout les mêmes... »

- Ni Gorki, un grand poète vagabond, ni Staline ne connaissaient quoi que ce soit aux paysans...

... Représentez-vous bien la vie des paysans. Elle avait toujours été mauvaise, surtout lorsque les armées vivaient sur la campagne. Elle n'avait jamais été pire qu'à la fin du pouvoir du Kuo Min-tang. Les suspects enterrés vivants, les paysannes qui espéraient renaître chienne pour être moins malheureuses, les sorcières qui invoquaient leurs dieux en chantant comme un chant de mort : «Tchang Kaï-chek arrive !» Les paysans n'ont guère connu le capitalisme : ils ont trouvée devant eux l'Etat féodal renforcé par les mitrailleuses du Kuo Min-tang.

«La première partie de notre lutte a été une jacquerie. Il s'agissait de délivrer le fermier de son seigneur ; non de conquérir une liberté de parole, de vote ou d'assemblée ; mais la liberté de survivre. Rétablir la fraternité bien plus que conquérir la liberté ! Les paysans l'avaient entrepris sans nous, ou étaient sur le point de l'entreprendre. Mais, souvent, avec désespoir. Nous avons apporté l'espérance...

... Qu'est-ce qui nous a attaché le plus de villages ? Les exposés d'amertume.»

L'exposé d'amertume est une confession publique dans laquelle celui ou celle qui parle confesse seulement ses souffrances devant tout le village. La plupart des auditeurs s'aperçoivent qu'ils ont subi les mêmes souffrances et les racontent à leur tour. Beaucoup de ces confessions sont banalement poignantes, l'éternelle plainte de l'éternel malheur. Quelques-unes sont atroces. (On m'a raconté celle d'une paysanne qui va demander au seigneur de la guerre qu'est devenu son mari emprisonné : «Il est dans le jardin.» Elle y trouve le corps décapité, la tête sur le ventre. Elle prend la tête que les soldats veulent lui arracher, la berce et la défend de telle façon que les soldats s'écartent comme si la femme était l'objet d'une possession surnaturelle. Cette histoire est très connue, parce que la femme a répété maintes fois cet exposé d'amertume – et parce que, lors du jugement public du seigneur de la guerre, elle lui a arraché les yeux.)...

... Je demande :

- L'opposition est encore puissante ?

- Il y a toujours les bourgeois nationaux, les intellectuels, etc. Il commence à y avoir les enfants des uns et des autres...

- Pourquoi les intellectuels ?

- Leur pensée est antimarxiste. A la libération, nous les avons accueillis même quand ils avaient été liés au Kuo Min-tang, parce que nous avons trop peu d'intellectuels marxistes. Leur influence est loin d'avoir disparu. Surtout chez les jeunes...

... Dans ce pays où l'on ne parle que d'avenir et de fraternité, comme sa voix semble solitaire en face de l'avenir ! Je pense à une image puérile de mon premier livre d'histoire : Charlemagne regardant au loin les premiers Normands remonter le Rhin...

- Ni le problème agricole ni le problème industriel ne sont résolus. Le problème de la jeunesse, moins encore. La révolution et les enfants, si l'on veut les élever, il faut les former...

Ses enfants, confiés à des paysans pendant la Longue Marche, n'ont jamais été retrouvés. Il y a peut-être dans une commune populaire, deux garçons d'une trentaine d'années laissés naguère avec tant d'autres et tant de cadavres, et qui sont les fils sans nom de Mao Tsé-toung...

... Je pense à ses propres femmes, ou plutôt à ce qu'on en raconte. La première avait été choisie par les parents. C'était sous l'empire – Mao aurait pu voir un jour la dernière impératrice... Il écarte son voile, la trouve laide, et court encore. La seconde était la fille de son maître. Il l'a aimée et, dans un poème, jouant sur son nom, l'appelle «mon fier peuplier» ; elle a été prise en otage par le Kuo Min-tang et décapitée. Je me souviens de la photo où on le voit lever son verre en face de Tchang Kaï-chek, à Tchongking : beaucoup plus glacé que Staline en face de Bibbentrop. La troisième était l'héroïne de la Longue Marche : quatorze blessures.

Il a divorcé (on ne divorce guère, dans le parti chinois) ; elle est aujourd'hui gouverneur de province. Il a enfin épousé Chieng-ching, star de Shangai qui atteignit Yenan à travers les lignes pour servir le parti. Elle a dirigé le théâtre aux armées ; depuis la prise de Pékin, elle n'a vécu que pour Mao, et n'a plus jamais paru en public (1)...

Depuis la dernière phrase de la traductrice, personne n'a parlé. Le sentiment que Mao inspire à ses compagnons m'intrigue. C'est d'abord une déférence presque amicale : le Comité central autour de Lénine, non de Staline. Mais ce qu'il m'expose semble parfois s'adresser aussi à un contradicteur imaginaire auquel il répondrait à travers eux. Il semble un peu dire : et il en sera ainsi, que cela vous plaise ou non. Quant à eux, leur attentif silence leur donne, fugitivement, l'aspect d'un tribunal.

- A propos, dit Mao apparemment hors de propos, j'ai reçu, il y a quelques mois, une délégation parlementaire de chez vous. Vos partis socialiste et communiste croient vraiment ce qu'ils disent ?

- Ça dépend de ce qu'ils disent...

« Le parti socialiste est principalement un parti de fonctionnaires, dont l'action s'exerce par les syndicats de Force Ouvrière, importants dans l'administration française. C'est un parti libéral à vocabulaire pour que naisse un autre parti du combat, trop faible pour accomplir la révolution.

- Le révisionnisme de l'Union Soviétique ne lui fera peut-être pas perdre de voix, mais lui fera perdre des poings.

« En tant que parti, il est contre nous. Comme tous les autres, sauf l'Albanie. Ils sont devenus des partis sociaux-démocrates d'un type nouveau...

- Il a été le dernier grand parti stalinien. Individuellement, la plupart des communistes voudraient s'embrasser avec vous sur une joue et avec les Russes sur l'autre.

Il croit avoir mal compris. La traductrice développe. Il se tourne vers le maréchal, le président et les autres ministres. On dit que le rire de Mao est communicatif. C'est vrai : tous rient aux éclats. Le sérieux retrouvé, il dit :

- Qu'en pense le général de Gaulle ?

- Il n'y attache pas grande importance. Ce n'est rien de plus qu'un fait électoral. Actuellement, le destin de la France se passe entre les Français et lui...

Pour la troisième fois, un secrétaire est venu parler à Lio Shao-shi, et pour la troisième fois le président est venu entretenir Mao à voix basse. Celui-ci fait un geste las et, s'accrochant des deux mains aux bras de son fauteuil, se lève. Il est le plus droit de nous tous : monolithique. Il tient toujours sa cigarette. Je vais prendre congé de lui, et il me tend une main presque féminine, aux paumes roses comme si elles avaient été ébouillantées. A ma surprise, il me reconduit...

Il marche pas après pas, raide comme s'il ne pliait pas les jambes, plus empereur de bronze que jamais, dans son uniforme sombre entouré d'uniformes clairs ou blancs. Je pense à Churchill lorsqu'il reçut la croix de la Libération. Il devait passer en revue la garde qui venait de lui rendre les honneurs. Lui aussi ne pouvait marcher que pas à pas, et il s'arrêtait devant chaque soldat pour examiner ses décorations, avant d'aller au suivant. Il semblait alors touché à mort. Les soldats regardaient passer lentement devant eux le vieux lion foudroyé. Mao n'est pas foudroyé : il a l'équilibre mal assuré de la statue du commandeur et marche comme une figure légendaire revenue de quelque tombeau impérial...

Dans l'immense couloir, les dignitaires se sont arrêtés sans oser se retourner.

-Je suis seul, répète-t-il. Soudain, il rit : «Enfin, avec quelques amis lointains : veuillez saluer le général de Gaulle.

«Quant à eux (il veut parler des Russes), la Révolution, vous savez au fond, ça ne les intéresse pas...»

L'auto démarre. J'écarte les petits rideaux de la vitre du fond...

... Au-dessus, un avion brillant passe en ligne droite. Avec le geste millénaire de la main en visière, le Vieux de la Montagne le regarde s'éloigner, en protégeant ses yeux du soleil.

(1) Depuis, elle a joué un rôle important dans la révolution culturelle et prolétarienne.

Le repaire du maquis c'était Lascaux

Au début de 1944, les Allemands ayant mis la main sur l'un de nos parachutages, j'avais inspecté pour la première fois les cachettes de tous nos maquis...

...Les grottes sont nombreuses en Périgord, et, par des échelles de fer placées pour les touristes de naguère, nous montions retrouver, dans des alvéoles contigus comme les loges d'un théâtre magdalénien, notre matériel enfoui. Mais la plus vaste grotte de Montignac était souterraine, et la cachette éloignée de l'entrée. Nous possédions des torches électriques puissantes, car la nuit était tombée, et ceux qui s'étaient perdus là étaient morts. La tranchée devint si étroite que nous n'y passâmes plus que de côté. Elle tournait à angle droit. Sur le roc qui semblait nous barrer le passage, apparaissait un vaste dessin. Je le pris pour un repère de nos guides et projetai sur lui le faisceau de ma torche. C'était un enchevêtrement de bisons.

A Font-de-Gaume, les peintures préhistoriques étaient estompées. Ces bisons, au contraire, marquaient le roc comme un sceau, d'une netteté d'autant plus singulière que les parois étaient d'énormes pierres lisses, tantôt gonflées et tantôt creusées, non comme des rochers mais comme des organes. Cette triperie pétrifiée à travers laquelle on se glissait, car la faille ne formait pas de salles, semblait les entrailles de la terre. Le bison, s'il n'était pas un repère, l'avait peut-être été, vingt mille ans plus tôt. Toute caverne souterraine suscite l'angoisse, parce qu'un

éboulement y ensevelirait les vivants. Ce n'est pas la mort, c'est le tombeau ; et le bison donnait à ce tombeau une âme énigmatique, comme si, pour nous guider, il eût ressurgi de la terre sans âge. Au-dessus de nous, passaient peut-être les patrouilles allemandes, nous marchions vers nos armes, et les bisons couraient sur la pierre depuis deux cents siècles...

Mes compagnons avaient cessé de parler : ils chuchotaient. Un passage d'autant plus étroit que nos cercles de lumière le circonscrivaient, et dans lequel il fallut nous courber, conduisait à une crevasse d'une trentaine de mètres de long sur dix de large. Les guides s'arrêtèrent, tous les faisceaux convergèrent : sur des parachutes rouges et bleus étendus, reposaient des caisses et des caisses : semblables à deux animaux d'une ère future, deux mitrailleuses sur leur trépied comme des chats égyptiens sur leurs pattes de devant, veillaient sur elles. A la voûte, nette cette fois, d'immense animaux à cornes.

Ce lieu avait sans doute été sacré, et il l'était encore, non seulement par l'esprit des cavernes, mais aussi parce qu'un incompréhensible lien unissait ces bisons, ces taureaux, ces chevaux (d'autres se perdaient hors de la lumière) et ces caisses qui semblaient venues d'elles-mêmes et que gardaient ces mitrailleuses tournées vers nous. Sur la voûte couverte d'une sorte de salpêtre, les animaux sombres et magnifiques couraient, emportés par le mouvement de nos ronds de lumière, comme une fuite d'emblèmes. Mon voisin souleva le couvercle d'une caisse emplie de munition ; la torche qu'il posait fit passer sur la voûte une ombre démesurée. Sans doute les ombres des chasseurs de bisons étaient-elles jadis celles de géants, lorsque les projetait la flamme des torches de résine...

Par une corde à nœuds, nous descendîmes dans un puits, pas très profond. Sur sa paroi, une forme humaine élémentaire portait une tête d'oiseau. Une pile de bazookas s'abattit avec un tintement insolite qui se perdit dans les ténèbres, et le silence revint, plus vide et plus menaçant.

Pendant notre retour, le roc suggérait çà et là des animaux amputés, comme les vieux murs suggérèrent des personnages. Nous retrouvâmes les petits arbres du

coteau blanc de givre, la Vézère, l'obscurité de la guerre sur la bosse confuse de Montignac, les étoiles, la transparence de l'obscurité terrestre.

Ça vous intéresse les peintures ? demanda le guide. Des gosses les ont trouvées en entrant là-dedans pour rattraper un chiot, en septembre 1940. C'est très, très ancien. Il est venu des savants, et puis, en 40, vous pensez !

C'était Lascaux.